

Philippe Moureaux, l'insaisissable

“Il ne laissait personne indifférent”

Réactions Le monde politique a réagi, ému à la nouvelle du décès de Philippe Moureaux. Parmi les nombreuses réactions, on épinglera celle de Louis Michel, dont la carrière fut parallèle à celle du défunt auquel il fut idéologiquement très opposé. *“Homme de convictions, à l’intelligence brillante et à la rhétorique implacable, Philippe Moureaux était une personnalité qui ne laissait personne indifférent, a dit l’Eurodéputé MR. Favorable à la multiculturalité, auteur de la célèbre loi Moureaux contre le racisme et la xénophobie, il était une figure emblématique du PS bruxellois et de la commune de Molenbeek.” C. Le*

- L'ex-leader du PS bruxellois est décédé samedi.
- Il a marqué la vie politique pendant près de quatre décennies.
- Un homme complexe entre raideurs doctrinaires et compromis loyaux.

Portrait Paul Piret

Au commencement était un verbe. Philippe Moureaux n’aimait rien moins que croiser le fer. L’intonation d’abord douceuse se faisait de plus en plus sèche, moustache hérissée et long index levé à fendre les débats replets. À la sincérité matinée de mauvaise foi, le propos était huilé comme une tronçonneuse et tranchant comme un coutelas. Ah, ce “*Ministre des rupins!*” décoché à un Reynders qui en demandait tant. Ah, ce “*Vous avez la trouille!*” servi à un Vanhengel qui n’en crut pas ses oreilles. Telle émission de la RTBF sur l’islam l’avait irrité, il la flinguait: “*digne des méthodes de Goebbels*”.

Les “camarades” aussi dans son viseur

Les camarades ne furent pas épargnés, tant s’en faut. Son appel à “*distinguer le bon grain de l’ivraie*”, lancé dès les premiers coups de pale de l’affaire Agusta, put depuis servir de fil rouge au PS et à ses parvenus cycliques; les Liégeois ont digéré lourdement son “*Premier-Mai fasciste*” de 1988, en pleine houle contre les accords gouvernementaux du dernier des exécutifs Martens; le projet de rénovation du président Busquin ne dépassa pas la cote de “*fatras extraordinaire*”; et les râleurs silencieux du PS au temps du Premier ministre Di Rupo ne furent autres que “*des cafards*”. Sans oublier ses rudes passes régulières avec Charles Picqué dont il dénonçait tantôt “*l’endormissement*”, tantôt “*les côtés populistes*”

—il faut dire que, entre l’intellectuel doctrinaire et le gestionnaire désabusé, le jeu de rôles fut souvent une vraie démarcation, singulièrement sur les questions liées inépuissablement à l’immigration. Mieux, ou pire. Moureaux ne fut pas que ce heaume de joute, pointu à l’avant, jamais baissé. Il fut l’armure complète. Inoxydable, intraitable, inflexible. “*Je suis un produit d’avant-guerre, c’est ce qui explique une certaine résistance*”, souriait faussement modeste ce dur brut de talent, de caractère, de principes... Qui faisait s’esclaffer Jacques Simonet, autre expert bruxellois es rosseries: “*Quand il entre dans une pièce, la température baisse de dix degrés.*”

Chaleureux non, mais cordial...

Exagéré, bien sûr, et le regretté libéral ne l’ignorait point. Car sous la carapace vibrat une sensibilité. On n’ira pas jusqu’à écrire que Philippe Moureaux pouvait être chaleureux, au risque de verser dans l’hagiographie nécrologique. Mais cordial, sûrement.

Ce très orgueilleux pouvait être différent de lui-même, bienveillant; cet autoritaire soupçonneux avait ses accès de pessimisme et d’inquiétude: “*Il est imbuvable tant qu’il est dans un problème. Quand il en est sorti, il redevient très attentif aux autres*”, témoigna un collaborateur. Du reste, sa silhouette discrète, sa démarche nonchalante, ses gestes d’accueil bras élargis et un brin mollassons pouvaient briser, surtout à le croiser en “sa” modeste maison communale de Molenbeek-Saint-Jean, les apparences et clichés autrement cassants... Marié trois fois (notamment avec l’ancienne ministre Françoise Dupuis) et père

de cinq enfants (dont l'actuelle députée Catherine), "Flupke Moustache" put cultiver des passions tranquilles, comme celle de la porcelaine de Tournai au XVIII^e siècle, que le prof d'histoire tentait de faire partager auprès d'auditoires peut-être plus en attente de l'entendre décrypter *Le Capital* ; il avait des goûts simples, à commencer par le jardinage auquel il s'adonnait comme à un ressourcement spirituel dans la maison de campagne familiale du Namurois, à Bois-de-Villers, au lieu-dit Sibérie – à point nommé pour celui qui ne répugna pas, jadis, à se dire "stalinién".

Le pouvoir pour le changement

L'homme de pouvoir – le pouvoir pour tenter de modifier les choses, moins pour ce qu'il rapporte – s'esquisse dès le bercail familial, très politisé.

Philippe Moureaux naît dans une grosse maison bourgeoise d'Etterbeek le 12 avril 1939. Sa mère, Madeleine, est une Blaton, des entrepreneurs du même nom. Son père, Charles, un notaire, fut ministre libéral.

Son frère aîné, l'avocat Serge, avant de rejoindre le PS, sera libéral puis FDF, non sans accrochages dans la fratrie. Car Philippe, lui, aura vite des convictions rouges chevillées au cœur et au corps. Ce sont des gens de maison, "ce qu'on appelait horriblement 'des domestiques'", qui l'initient aux réalités du prolétariat ; un ancien mineur silicotique, au terreau de la gauche ; diverses rencontres, au syndicalisme communiste français ; l'humeur des temps étudiants, au mouvement tiers-mondiste et décolonisateur.

Historien de l'ULB, dont il finira professeur émérite, il écrit beaucoup sur l'économie et les institutions des Pays-Bas autrichiens. Catalogué cryptocommuniste (on ne dit pas encore : gauchiste), il est élu administrateur de l'Université au cœur de Mai 68.

Il y soutient l'encore socialiste Henri Simonet (le père du précité Jacques), lequel le ferre à un PS dominé par André Cools.

Entre les deux moustachus, aux bagages et tempéraments pourtant si éloignés, c'est une sorte de coup de foudre. Moureaux entre au cabinet de Cools vice-Premier ministre, puis dirige l'Institut Émile Vandervelde, conseille les ministres Leburton et Hurez, est chef de cabinet du vice-Premier ministre Spitaels en 1979 et 1980. L'année où, pour quatorzeans, il entame une carrière ministérielle très variée. Il est ministre puis vice-Premier ministre dans pas moins de six gouvernements que l'on finira, dans le même temps, par qualifier de fédéraux. Ce en quoi il n'est pas pour rien, le bougre. Car à chacune des six fois, on le retrouve ministre des Réformes institutionnelles, en notre heureux pays qui génère ce titre durablement.

De connivence avec Jean-Luc Dehaene

Son nom de non-juriste restera attaché à plusieurs de ces réformes de l'État dont on commence à douter aujourd'hui, par oubli ou ignorance des nécessités d'alors...

De connivence avec Jean-Luc Dehaene, le tandem cloue toute la classe sur place. Si Dehaene est le plombier, Moureaux serait bien l'électricien, en court-circuitant à l'occasion de moins éclairés que lui, qui encomrent les cabinets à haute tension. En l'occurrence comme par ailleurs, même ses détracteurs lui reconnaissent sa cohérence intellectuelle, une brutalité qui peut être salvatrice, une loyauté à conclure et respecter des compromis après les avoir opiniâtrément et coriacement négociés.

Ses autres fonctions ministérielles le mènent à l'Intérieur. Puis à la Justice, lorsque la loi de 1981 contre le racisme qui porte son nom finit par lui forger un large respect (pour le droit de vote des étrangers hors Union européenne aux élections communales, il devra lutter et attendre dix-huit ans de plus). Ensuite aux Affaires sociales, où on l'attendait le moins, lui le premier : "Je les aborde avec le zèle du néophyte et l'inconscience de la vierge."

Avec assez de pugnacité aussi pour réformer, non sans surprendre, une loi de l'assurance maladie jugée intouchable depuis Edmond Leburton.

Pendant les années Martens-Gol, d'opposition socialiste, Philippe Moureaux préside dès sa première législature le gouvernement de la Communauté française (1981-1985). Ce qui lui vaut de porter le drapeau des communautaristes du PS, guerroyant contre les régionalistes, alors fièrement menés par un José Happart dont Cools et lui vomissent la qualité de camarade, le populisme bourru, l'ascendant sur le parti. Le président Spitaels laisse dire, lui qui a d'autres intérêts, électoraux, à ménager. Mais le sujet comptera dans la distance croissante et cruciale qui sépare l'Athois social-démocrate et le Bruxellois marxiste. Comme il pèsera dans les relations entre celui-ci et le PS, qui n'auront jamais été simples. Comment en irait-il autrement avec un parti qui, lui, au fond, n'a jamais été très idéologique!

C'est périodiquement que Philippe Moureaux se montre et se dit coincé entre sa fidélité à la formation et l'attachement à ses propres exigences. Mais c'est régulièrement aussi qu'il défend le PS comme étant, "avec tous ses défauts, le seul grand parti qui a défendu les masses populaires".

"En politique, ce qui compte, c'est ce qu'on peut faire pour les gens. Il faut sauver le PS", ainsi qu'il le redisait dans l'une de ses dernières interviews (c'était au Soir, le 8 février 2017, après le dévoilement de Publifin-Nethys... et avant celui du Samusocial de Bruxelles). D'ailleurs, dès qu'il n'est plus ministre, le député Moureaux préside la fédération bruxelloise du PS, saluant

son entrée d'un opuscule au titre grinçant dont l'actualité n'a pas manqué de gonfler, depuis 1996 : *Gloire au riche, au fort et au puissant*.

Et c'est dès la mi-1993 à Molenbeek qu'il était devenu bourgmestre – pardon, "bourg-maître" comme seuls Spitaels et lui pouvaient le murmurer, à la mode pincée dix-huitiémiste. Une commune d'adoption, sur laquelle André Cools l'avait parachuté. Sa "passion absolue", en dira-t-il au moment d'en perdre le maïorât avec force fracas. Un blessé grave. Car les armures n'ont jamais rendu invincible. Trois blessures graves vont at-

teindre Philippe Moureaux. Et à chaque fois l'émotion va, un temps, submerger le rationnel blindé. La première blessure, bien sûr, c'est l'assassinat de son "second père", André Cools, le 24 juin 1991.

Moins d'un mois auparavant, Jean-Maurice Dehoue avait publiquement accusé: Cools veut installer Moureaux à la présidence du PS en lieu et place de Spitaels! Vraiment? Et y eut-il un rapport avec l'exécution?

De toute manière, Moureaux le répétera jusqu'à son

lit de mort, ou quasi: "*Il y a des mystères que je n'ai jamais éclaircis...*" En tout cas, sur le moment de ce "*séisme personnel*", il pressent d'emblée que l'impulsion du drame est venue de la nébuleuse socialiste.

Obsédé à débusquer les commanditaires, il déballe aux enquêteurs, sous couvert d'un anonymat vite éventé. Tantôt les conduisant à Agusta, ce qui coûte leur fonction ministérielle aux trois Guy (Spitaels, Mathot, Coëme); tantôt se fourvoyant avec un témoin ensuite décrédibilisé.

Communautarisme électoraliste ?

À la Chambre, il met en garde contre "*une véritable organisation mafieuse touchant une partie du monde politique*". Tandis que, à son procès, en septembre 1998, Spitaels chargera: la tristesse de la perte de son mentor a conduit Moureaux "*à certains errements. Depuis quelques années, il est très instable, imprévisible, plus que décontenancé*".

Deuxième traumatisme. Un accord MR-CDH-Écolo après le scrutin communal d'octobre 2012 renvoie le PS dans l'opposition à Molenbeek. "*J'ai eu 24 heures de dégoût, la trahison m'a rendu malade*", réagit Moureaux, osant: "*Au fond, la commune a peut-être besoin d'un peu de médiocrité*"... Comme si lui-même n'était pas assez lutteur pour ignorer que la scène politique s'apparente à un ring; pas assez retors pour s'étonner des règlements de comptes; pas assez cuirassé pour ne pas tourner la page.

Se focaliser sur un retournement d'alliances faisait, il est vrai, l'économie commode d'autres polémiques: sur son omnipotence locale, sur la gestion financière de la commune, sur la manière dont il avait mené la politique avec les populations d'origine étrangère dans la localité "*difficile*" et très multiculturelle qui était la sienne. Lui défendra une ligne d'ouverture et de respect; d'autres dénonceront un communautarisme électoraliste. Lui s'assurera islamophile (pas musulman), taxant les critiques d'islamophobes; ses détra-

cteurs en feront le modèle de l'islamo-gauchiste qui tisse le lit des radicalismes religieux et ethniques. On eût pu en rester là. Et lui, retiré de la vie parlementaire en 2014, partage enfin une retraite paisible "*entre un tiers de frivolités, un tiers de lecture, un tiers d'écriture*". Pourquoi pas un nouveau roman politico-policier (après le premier sorti en 2011, *La Soupière chinoise*, où se trouvait trucidé le président d'un PCH, pour Parti chrétien-historique)? Pourquoi pas des mémoires (il éditera d'ailleurs des *Portraits-souvenirs*, début 2017)?

De lourdes accusations rejetées

Mais voici la troisième blessure, voici la troisième hargne coléreuse et moyennement contrôlée. L'horreur terroriste du 13 novembre 2015 à Paris rallume le plus crûment les projecteurs sur Philippe Moureaux, rattrapé par les connexions molenbeekaises des tueurs. La commune devient "le Molenbeekistan", fabrique de djihadistes que le charlatan Zemmour suggère sans blague de bombarder; son maître durant vingt ans en aurait l'écrasante voire l'unique responsabilité. Double procès, communal et maïoral, trop énorme pour ne pas être, au moins en partie, infondé et injuste. Mais sa défense, au même niveau d'énormité, est trop outrancière pour lui venir en aide.

Dans *La Vérité sur Molenbeek* (La Boîte à Pandore, février 2016), dont il aurait dû troquer le "la" contre un plus exact "ma", Philippe Moureaux non seulement ne reconnaît aucune erreur, mais décrète que, s'il était resté au cœur politique du microcosme, il aurait été "*informé du séisme qui se préparait*" alors que sa successeuse Françoise Schepmans y "*a été aveugle*".

Effet boomerang de la charge, voire de toute la carrière? Cette fois, la manière bien à lui de Moureaux le découvre surtout esseulé, et dépassé. C'est l'ultime combat, le cancer, décelé courant 2016, qui sera le plus inégal. Mais déjà sans la maladie, la machine était parue usée désormais. Trop de certitudes. Trop d'arrogance. Trop d'amertume. Trop le passé, quoi.